

uns ont cru que ces ouvrages étaient faits avec les nervures qu'on tirait des nageoires et des ailerons, ou de deux barbes, qui, à quelques poissons, sortent de la tête au-dessus des yeux.

Les yeux sont placés à l'endroit le plus large de la tête, assez près de l'extrémité de la fente de la gueule, qui, à cet endroit, fait une courbure considérable; ils sont petits par comparaison à la grosseur du poisson, et à cela près que leur forme est un peu ovale; ils sont saillans à peu près comme ceux d'un bœuf; quelques-uns paraissent bordés de paupières et de sourcils: mais ceux qui ont disséqué des têtes de ces poissons, disent que dans l'intérieur du crâne le globe des yeux est fort gros.

Ces poissons ont l'ouïe très-fine, quoiqu'à l'extérieur les oreilles n'aient point de cornet, et que le trou auditif soit si petit, qu'on ait peine à le découvrir. La langue est fort grosse, grasse, très-délicate; quand on la sale, elle est regardée comme un très-bon manger: les insectes qui fatiguent beaucoup les gros poissons, en sont si

friands, que quelquefois ils la détruisent en entier, ce qui est ordinairement suivi de la mort de la baleine.

Le corps n'est couvert ni d'écailles ni de poils. La peau extérieure, que quelques-uns nomment *épiderme*, et qui peut être appelée plus exactement la *surpeau*, est unie comme du parchemin; communément elle tire au noir sur le dos, ayant çà et là des marbrures, les unes blanches, d'autres jaunes; le dessous du ventre est blanchâtre. Il y en a donc de blanches, d'autres brunes, et de rayées de différentes couleurs, suivant les différens endroits où on les a pêchées; il y en a qu'on nomme blanches, à cause de l'uniformité de leur couleur qui tire au blanc.

Sous la *surpeau* dont nous venons de parler, on trouve la vraie peau, ou le cuir, qui est épais d'un grand doigt. Quoique cette peau soit forte, elle n'est propre presque à aucun usage, parce qu'elle est percée de grands pores par lesquels, quand l'animal s'est beaucoup agité, la transpiration s'échappe et répand une mauvaise



odeur. On trouve sous ce cuir le lard, ou une couche de graisse épaisse de huit, dix ou douze pouces, qui fournit l'huile de baleine. Quand l'animal se porte bien, cette graisse a une légère teinte jaunâtre; on trouve dessous une membrane mince, et ensuite la chair, qui a un œil rouge et la consistance de la chair des quadrupèdes; mais elle est sèche, coriace, et souvent de mauvaise odeur; néanmoins on la mange en quelques endroits, comme je vais l'expliquer.

Nous avons dit que quand les baleines avaient été dans le cas de prendre un exercice forcé, une portion de leur gras suintait par les pores de leur peau en forme de sueur de fort mauvaise odeur qui se communique quelquefois aux chairs, surtout quand les baleines ont été chassées longtemps; cette odeur augmente d'autant plus, qu'on garde les chairs plus longtemps; c'est pourquoi les chairs des baleines qu'on a attachées à la remorque derrière les bâtimens, en attendant qu'on ait la commodité d'en enlever le gras, sont

réputées mauvaises et jetées à la mer: aussi, dans les circonstances où l'on doit employer la chair des baleines comme aliment, on ne fait usage que de celle des poissons qu'on a tirés tout récemment de l'eau: pour cette raison, on rejette à la mer la chair de celles dont on a enlevé le gras et les fanons, qui sont les parties vraiment utiles, à moins qu'on n'ait pu enlever ces parties très-promptement. Nous avons dit qu'on regardait les langues salées comme un fort bon manger: je crois me rappeler qu'il y a encore certaines parties, surtout vers la queue, ou les chairs sont moins coriaces qu'ailleurs; pour cette raison, elles sont mangeables pour les gens peu délicats.

Les Basques, dans le temps qu'ils s'occupaient beaucoup de la pêche des baleines, se nourrissaient de la chair de celles qu'ils venaient de prendre, et ils en salaient, pour y avoir recours, lorsqu'ils manquaient de poissons nouvellement tirés de l'eau, ou lorsqu'ils étaient à terre: pour cet effet, ils pressaient les chairs qu'ils se proposaient de



saler, afin d'en ôter tout le sang, ainsi que la lymphe; ensuite ils les salaient en barriques comme d'autres viandes.

Les pêcheurs du nord ne mangent guère la chair des baleines; les Sauvages groenlandais non-seulement la mangent, mais même l'huile qu'ils retirent des graisses est pour eux un régal.

Il suit de ce que nous venons de dire, que l'huile et les fanons sont les substances les plus utiles qu'on retire des baleines; car le blanc de baleine, dont je parlerai dans la suite, n'est pas un objet aussi intéressant. On ne laisse pas en outre d'obtenir quelques avantages de leurs os, qui sont très-gros, et que les Sauvages emploient au lieu de bois, ou pour faire la carcasse de leurs canots. J'aurai occasion dans la suite d'en dire quelque chose.

On dit que les excréments de baleine sont rouges, et qu'on en peut tirer une teinture solide et assez belle: je n'ai pas pu m'assurer de ce fait.

Nous ferons observer que les puissances du nord, sentant les avantages qu'on peut

retirer de la pêche de la baleine, ont donné une attention particulière à cette branche de commerce. Les Suédois ont accordé à une compagnie établie à Gothenbourg, pour vingt années, une exemption de tous impôts, et les matelots qui sont au service de cette compagnie sont à l'abri des enrôlemens forcés.

On trouve des baleines dans bien des parages différens: on voit particulièrement les grosses et franches vers le nord comme dans les terres vertes du Groenland, le détroit de Davis, les côtes de Spitzberg, de l'Islande, de la Norwège, et dans les mers Glaciales. Il y en a beaucoup sur le bord de la baie de Sainte-Hélène, ainsi que dans celle de Saint-Vincent. On en pêche au nord de Corée. Dampier dit qu'on en voit très-fréquemment près l'île de May; il en parait presque tous les ans quelques-unes sur la côte de Bayonne, et jusques sur le Cap Finistère, où l'on en a harponné. M. Vandusfel dit qu'en 1741 il en vit à une lieue au-dessus du Pont-Saint-Esprit. Il assure que quand on a passé Juida, en tirant vers le nord, la mer est remplie de



différentes espèces de gros poissons, auxquels on donne en certains endroits le nom générique d'*Ebrus*, qui veut dire *gros poissons*, entre lesquels se trouvent des baleines.

On lit dans l'Histoire des Voyages tome x, que Mendez Pinto vit prendre dans une île du Japon, une baleine monstrueuse; que le roi de l'île se fit un plaisir d'aider à la prendre, et qu'il la tua de sa propre main.

Suivant le Maire, on voit beaucoup de baleines aux Philippines, surtout proche la terre des États; de sorte qu'on est obligé de courir des bordées pour les éviter.

On prend beaucoup de baleines avec le harpon à Socotera, île peu éloignée de l'Arabie-Heureuse; et il s'en trouve un nombre prodigieux au Cap de Galles, qui fait la pointe de Ceylan.

Ceux qui se sont occupés de la pêche de la baleine conviennent unanimement que c'est vers le nord, tirant à l'ouest, qu'on trouve les plus grosses baleines, les plus chargées de graisse, et les moins farouches. Je ne parle point ici de ces baleines monstrueuses qu'on dit qui se pêchent à la Chine

et dans les grandes Indes, entre lesquelles on prétend qu'il y en a de plus de deux cents et trois cents pieds de longueur: n'ayant pas pu constater l'exactitude de ces allégations, j'y ai peu de confiance.

Comme les pêcheurs qui vont chercher ces poissons vers le nord seraient fréquemment exposés à des dangers considérables, à cause des glaces qui rendent la pêche pénible et incertaine, ceux qui pratiquent leur métier dans ces parages, ne font communément la pêche que dans les mois de mai, juin et juillet, saison où l'on n'a point à craindre les gelées; même aujourd'hui, on va communément chercher les baleines dans des parages moins froids, quoique celles qu'on y trouve, qu'on nomme *sardes*, et qui, par la description qu'en donnent les auteurs, me paraissent être le poisson qu'on a appelé *nordkaper*, soient moins grosses, moins chargées de graisse, et beaucoup plus vives et plus fuyardes que les grosses qu'on prend dans le nord.

Les pêches qu'on nomme *du nord*, ont été beaucoup pratiquées par les Basques et



les Hollandais ; car on dit que dans le temps que cette pêche était en vigueur, il partait tous les ans de Saint-Jean-de-Luz vingt-cinq à trente vaisseaux, du port de deux cent cinquante à trois cents tonneaux, équipés de cinquante à soixante hommes ; et qu'il y a eu des années où les Hollandais y ont envoyé trois à quatre cents navires qui occupaient plus de vingt mille hommes ; elle est bien moins considérable présentement : quelques-uns prétendent que c'est parce que les huiles de poissons sont devenues plus communes, depuis qu'on a pris l'habitude d'en tirer de différentes espèces de poissons. Il est certain qu'elles sont beaucoup diminuées de prix, car M. Frammery, correspondant de l'académie royale des sciences, m'a écrit, qu'une barrique d'huile de trente veltes, que les Hollandais vendaient autrefois 140 liv., ne se vendait plus que 70 liv. Je crois que la principale raison est, comme je le ferai voir dans un article particulier, que l'on est dégoûté de cette pêche dans les glaces, parce qu'elle est incertaine et dangereuse.

10 Pour donner une idée précise de l'incer-

titude du succès des pêches des baleines, je vais rapporter l'histoire d'une campagne, où l'on verra qu'entre des vaisseaux qui ont pêché des baleines dans les mêmes parages et dans les mêmes saisons, les uns quelquefois n'ont presque rien pris, pendant que d'autres sont revenus, en quelque façon, surchargés de poissons. Une année, une compagnie de pêcheurs associés envoya cent vingt-sept bâtimens chercher des baleines dans les glaces : trente-sept revinrent sans avoir rien pris ; quarante n'ayant chacun qu'une baleine, vingt-quatre en avaient chacun deux ; six, trois ; six autres, chacun quatre ; douze, chacun six, pendant qu'un en avait onze, et un autre vingt, entre lesquelles quelques-unes fournissaient le double de lard de plus que les autres. Tous ces navires s'étant établis en pêche dans des parages semblables et dans la même saison, l'énorme différence qu'on aperçoit entre le succès des uns et des autres est évidemment l'effet du hasard. On peut encore donner pour raison de cette diminution sur la consommation des huiles de poissons, qu'autrefois l'usage des char-



delles était inconnu dans les campagnes, et même dans une partie des petites villes, et qu'aujourd'hui on ne se sert guère de lampes.

Nous avons dit que nos pêcheurs distinguent principalement deux espèces de vraies et franches baleines. Les premières sont les grosses du nord; celles de la seconde espèce, qui sont connues en quelques endroits sous le nom de *sarde* ou *nord-kaper*, sont beaucoup plus petites, puisque les plus grosses produisent au plus trente barils d'huile; et comme elles sont vives et farouches, elles sont bien difficiles à attraper: néanmoins, quand la pêche des grosses baleines n'a pas réussi, les pêcheurs essaient de s'en dédommager en allant pêcher les sardes ou petites baleines dont nous venons de parler.

Quand je dit qu'on prend de grosses baleines dans les glaces du nord, et de petites dans les climats moins froids, j'entends dire en plus grande quantité: car je sais qu'on prend de petites baleines en Islande, et qu'on en trouve quelquefois accidentellement de grosses dans les provinces plus tempérées, particulièrement en Canada, où

les grosses baleines sont pour la plupart blessées par des harpons; quelques-unes même sont mortes, ce qui fait croire que ce sont des baleines qui, ayant été chassées et blessées dans des parages du nord, ont quitté leur domicile pour se retirer dans d'autres parages.

Nous sommes trop éloignés des lieux où les grosses baleines se trouvent en quantité, pour pouvoir en donner une description bien exacte: ainsi je me trouve réduit à donner celle d'une baleine de médiocre grandeur qui échoua, au mois de décembre 1726, au cap du Hourdel, dans la baie de Somme: elle avait environ soixante-douze pieds de long depuis un bout jusqu'à l'autre.

L'aileron de la queue n'avait que douze pieds de longueur, et il avait la forme d'un demi-cercle: il y avait aussi douze pieds d'une pointe de ce demi-cercle à l'autre. Après qu'elle eut été séparée du corps, ayant été sciée, vingt hommes ne purent la soulever entièrement, encore moins la transporter à quelques pas de là.

A l'endroit où on la scia pour la séparer



du corps, on voyait l'os semblable à un grès gris, qui avait quatre pieds ou environ de circonférence : de là on peut juger de la grosseur, de la force et de la dureté de l'épine du dos, qui paraissait continuer depuis la tête jusqu'à la queue. On peut se figurer une poutre d'environ soixante pieds de long, et juger quel dommage elle peut faire contre les corps qu'elle frappe.

Ses nageoires semblaient n'être pas proportionnées à son corps : elles n'avaient pas plus de huit à dix pieds de long.

La gueule étant ouverte, deux hommes pouvaient y entrer sans se baisser ; et on dit que deux ou trois y ont travaillé, sans s'incommoder, à retirer du palais et des mâchoires, les feuilles de fanons. On dit qu'elle pouvait en avoir deux cents livres pesant dans la gueule, où il n'y avait point de dents. Au reste, je ne rapporte ceci que sur les mémoires qu'on m'a fournis.

Les navires destinés à la pêche des baleines au nord dans les glaces, doivent être forts en bois, et les membres ne doivent être éloignés les uns des autres que de cinq à six

pouces : l'avant doit être garni de forts bordages de chêne, au moins jusqu'à la grande amure, pour pouvoir résister au choc des glaces, auquel ils sont fréquemment exposés, comme nous le dirons dans la suite. Ces bâtimens sont des pinasses, des flûtes, etc. du port de trois, quatre à cinq cents tonneaux, ayant souvent à rapporter huit cents et jusqu'à mille barriques des graisse ou d'huile.

Suivant leur grandeur, chaque bâtiment est équipé de six ou huit fortes chaloupes, qui se pourvoient non-seulement de ce qui est nécessaire pour faire leur pêche, mais encore pour radouber leurs bâtimens en cas d'accident. Les chaloupes sont ordinairement montées de six rameurs, d'un timonnier, et d'un ou deux harponneurs.

Les chaloupes pour les bâtimens destinés à chasser les grosses baleines dans les glaces, sont communément, pour chaque bâtiment, au nombre de six, huit, plus ou moins, suivant le nombre des navires. Le nombre des équipages pour chaque bâtiment varie aussi depuis trente et quarante hommes, jusqu'à cinquante-cinq, sur quoi il faut



comprendre le commandant de la flotte qui est sur le bâtiment, les pilotes, les timonniers, les harponneurs : il y en a un ou deux sur chaque chaloupe : ce sont eux qui commandent la manœuvre et qui doivent avoir soin que tous les ustensiles soient en bon état.

Plus on approche du nord, plus on trouve de bancs de glace, entre lesquels les pêcheurs s'établissent, parce qu'ils savent que c'est dans ces endroits que les baleines sont moins farouches, plus grosses, et qu'on les prend avec plus de facilité : leur prise est aussi plus profitable, parce qu'elles sont fort chargées de graisses qui fournissent de l'huile en quantité.

Au commencement de la pêche, un pêcheur hardi et expérimenté entre le premier dans la baie, pour y examiner la position des glaces, et s'assurer, s'il est possible, d'y entrer avec des chaloupes. Dans les parties les plus septentrionales, comme en Norwège, vers le Spitzberg, on trouve beaucoup de grands bancs de glace dont on estime que quelques-uns ont huit à dix lieues

de circonférence. Comme la mer est presque toujours tranquille et stable entre ces bancs, et comme pour cette raison on y court moins de risques qu'ailleurs, les pêcheurs n'hésitent point de s'y établir en pêche ; il faut au contraire se défier des petits bancs qui n'ont que deux à trois cents pas de circonférence ; car la plupart étant mobiles, ils se rapprochent quelquefois les uns des autres, et ils endommagent considérablement les bateaux qui se trouvent entre deux.

Il faut encore assez de précaution, quand on est obligé de s'amarrer sur un banc de glace ; car s'il vient à se briser, le bâtiment court risque d'être perdu. Ils se forme quelquefois des monceaux énormes de glace qui ont, depuis le fond de la mer jusqu'à leur sommet, cent cinquante pieds de hauteur, et une très-grande superficie : ces masses de glace étant immobiles, on peut les regarder comme un rocher qu'il est aisé d'éviter.

Les pêcheurs qui pénètrent avant entre les glaces, doivent, suivant que les parages



sont plus ou moins nord, commencer et finir leur pêche plutôt ou plus tard. Ils doivent entrer en pêche quand les glaces sont prêtes à fondre, et la finir lorsqu'elles commencent à se former ; ce qui arrive dans le Groenland, le détroit de Davis, et aux environs de Spitzberg, vers le mois de juillet. Sans cette attention, ils courraient risque d'être arrêtés entre les glaçons sans pouvoir s'en dégager, ce qui est arrivé plusieurs fois ; car il survient quelquefois des gelées subites ou des dégels imprévus, qui mettent les bâtimens dans les plus grands dangers.

Les pêcheurs se trouvent encore souvent en péril, lorsque des coups de vent, joints à des petits dégels, détachent des bancs de glace qui, en flottant, arrivent sur leurs bateaux : en ce cas, les pêcheurs font tout leur possible pour se retirer dans des criques, où ils se tiennent à l'ancre jusqu'à ce qu'ils n'aperçoivent plus de glaçons flottans, ce qui interrompt la pêche : dans quelques circonstances, ils sont obligés de s'amarrer sur les glaces avec des grappins dont la corde répond aux bateaux pêcheurs, et ils sont en

sûreté, à moins que les glaçons ne viennent à rompre. De plus, il y a plusieurs matelots continuellement occupés à détourner avec des gaffes, les glaçons qui, par leur direction, doivent tomber sur les bâtimens, et pourraient les endommager. Quand ce sont de gros glaçons, les pêcheurs amarrent aux côtés et en dehors des bâtimens, une grosse baleine dépouillée de son lard : cette grosse masse amortit très-puissamment le choc des glaçons.

On convient généralement que les grosses baleines se plaisent dans les climats froids : néanmoins on en voit peu quand les gelées sont très-fortes et qu'elles durent longtemps. On prétend que dans ces circonstances elles se retirent dans des endroits inconnus aux pêcheurs et aux navigateurs. Il est certain qu'elles reparaisent lorsque le temps s'est adouci ; ce qui a quelque ressemblance avec ce que pratiquent les poissons de passage.

Puisque nous nous occupons de l'histoire des baleines, il nous paraît convenable de dire encore quelque chose sur ce qui forme



leurs alimens, quoique je ne puisse en parler d'après mes propres observations.

J'ai dit que, suivant plusieurs auteurs, les baleines ne se nourrissent que d'insectes gros comme des semences de riz, qui s'amassent dans leur gueule, entre les barbes ou fanons, qu'on regarde comme des filets destinés à attraper ces insectes. Ceux qui adoptent ce sentiment, disent que les baleines ont le gosier trop étroit pour avaler de gros poissons, qu'on ne trouve dans leur estomac que de l'eau, de la vase et un peu d'algue : je regarde cela comme très-douteux.

Il se peut bien que les baleines avalent les insectes qu'on voit engagés dans leurs fanons ; mais il n'est guère croyable qu'un aussi gros animal, et tellement chargé de graisse, qu'on m'a écrit de l'île de Corse, qu'une baleine de cent pieds de longueur avait donné cent vingt milliers de graisse, il n'est guère croyable, dis-je, qu'un tel animal soit réduit à une aussi faible nourriture : aussi les voit-on faire la chasse aux harengs, aux maquereaux, même aux thons ; et on

ajoute que les baleines qui descendent à l'ouest, et qu'on voit aux côtes de Terre-Neuve, s'y rendent pour se repaître d'un petit poisson blanc du genre des capelans, nommé *blisson*, qui s'y rassemblent, dit-on, par millions, et que les baleines dévorent : des auteurs bien dignes de foi, disent avoir trouvé beaucoup de ces poissons dans leur estomac.

Joignons à cela, que les pêcheurs regardent comme un présage d'une bonne pêche, quand ils aperçoivent à l'endroit où ils s'établissent, un grand nombre de blissons, ou de ces petites baleines vives qu'on nomme *sardes*, ou enfin, quand par un temps calme on aperçoit flotter, à la surface de l'eau, cette espèce de crème blanche connue sous le nom de *graisin*, qui indique qu'un grand nombre de poissons fraient au fond de l'eau. Toutes ces circonstances, qu'on regarde comme des présages d'une bonne pêche, indiquent que les baleines se rassemblent à des endroits où elles savent qu'elles trouveront beaucoup de poissons. Je ne prétends pas conclure de là, que les baleines



dévoient tel ou tel de ces poissons ; mais je crois qu'elles se rassemblent dans des endroits où il y en a beaucoup, entre lesquels elles trouvent de quoi se nourrir.

Je croyais être bien certain de ce que j'ai dit sur la nourriture des baleines, et je me trouve encore confirmé dans cette opinion, par une lettre que je reçois de M. Desfor- ges-Maillard, qui me marque que M. de Breville, capitaine de vaisseaux de la compagnie des Indes, a observé que quand une baleine rencontre un banc de harengs, elle frappe l'eau avec sa queue, et la fait bouillonner de manière à étourdir sa proie, et qu'alors elle en remplit son estomac. Willughby dit. qu'ayant dans ce cas ouvert des baleines, il avait trouvé dans leur estomac trente ou quarante merlus, dont plusieurs étaient encore en vie.

Les pêcheurs aiment à faire leur métier par les temps de bruine ; mais c'est uniquement parce qu'alors les baleines ne sont pas dans le cas d'être effarouchées, ni par les pêcheurs, ni par les filets.

Quoique j'ai déjà dit quelque chose sur

la pêche des baleines, particulièrement des vraies et grosses baleines du nord, je ne prétends pas avoir épuisé ce qui regarde cet objet ; mais il me paraît convenable, avant d'y revenir, de rapporter quelque chose de la pêche des petites baleines, qu'on nomme en quelques endroits *sardes*, et qu'on trouve principalement dans les climats plus tempérés, d'autant que ce que je me propose de dire sur la pêche aura son application à toutes les espèces de baleines, tant aux grosses du nord qu'aux petites, que quelques-uns confondent avec les cachalots, dont nous parlerons dans le genre suivant.

Comme ceux qui font la pêche des petites baleines hors des glaces ne sont pas autant exposés aux mêmes dangers que ceux qui pêchent dans les glaces, ils emploient des bateaux plus petits et plus légers : mais parce que ces baleines sont bien plus vives et plus fuyardes que les grosses, on est obligé, pour les joindre et pour les saisir, quand elles ont été blessées, d'avoir un plus grand nombre des chaloupes armées de plus de monde ; pour les mêmes raisons, il est